



CLASSIQUES  
GARNIER

« Bibliographie », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série IV*,  
n° 3, 1965 (Juillet – Septembre), p. 34-38

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11809-1.p.0036](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11809-1.p.0036)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1965. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## BIBLIOGRAPHIE

---

MONTAIGNE, *Essais*, éd. de l'Imprimerie Nationale en 5 volumes reliés, préface de Roger Delbiousse et Camille Marignac, texte établi et annoté par Marcel Guilbaud, bois gravés de Jean Peschard (1962-1964).

Cette édition nouvelle des *Essais* est sans doute la plus belle qu'on ait publiée en France depuis longtemps. Non seulement elle permet du texte de Michel une lecture continue, la plupart des problèmes posés (références avec traductions, interprétation des mots) y recevant dans les marges leur solution, mais elle reproduit tel quel, en en respectant scrupuleusement la syntaxe, l'exemplaire dit de Bordeaux constitué, comme on sait, par les bonnes feuilles de l'édition de 1588 corrigées et augmentées par Montaigne lui-même dans les dernières années de sa vie, et dont l'exemplaire, à la mort de Michel, fut donné par M<sup>me</sup> de Montaigne aux Feuillants de Bordeaux avant de passer, à la Révolution, dans la bibliothèque de la Ville, dont le conservateur actuel est notre excellent sociétaire, M. Desgraves. Les éditeurs ont eu soin, conformément au bon usage, d'indiquer la version originale de 1580 par un petit *a*, les 600 additions de l'édition de 1588 qui ajoutaient le troisième livre aux deux premiers par un petit *b*, et les additions manuscrites portées sur l'exemplaire de Bordeaux par un petit *c*. Mais, pour la commodité de la lecture, on a ramené à l'orthographe moderne les mots qui pouvaient être difficiles à lire dans leur graphie première et rétabli en marge le sens des mots plus ou moins tombés en désuétude.

La préface à l'édition est d'un savoir généralement sûr et d'une sagesse parfaite. « S'il en était des vieux livres comme des vieilles auberges, écrivent Roger Delbiousse et Camille Marignac, assurément les *Essais*, en guise d'enseigne, porteraient ces mots : *A l'ami Michel.* » Paroles liminaires excellentes, car une des conditions nécessaires pour bien entendre un auteur est de l'aimer, et, dans ce cas, l'amitié est d'autant plus vive que la connaissance est plus certaine. Parmi ces amis de Montaigne les préfaciers, s'ils écartent de leur liste un Malebranche, un Michelet, un Veuillot, rassemblent dans leur « auberge » non seulement une Sévigné, un La Fontaine, un Voltaire, un Chénier, un Chateaubriand, un Sainte-Beuve, voire un Léon Daudet, mais encore des étrangers tels que les Anglais Bacon, Webster, Pope, Sterne, Byron, Thackeray, Stevenson, Walter Pater et Arnold Bennett, ou des Allemands comme Goethe, des Italiens comme Alfieri, des Espagnols comme Azorin, mais aussi des amateurs plus obscurs comme cet André

Collignon, dont la pierre tombale portait, au témoignage d'Emerson, qu'il s'était « formé à la vertu dans les *Essais*. »

De Montaigne lui-même les préfaciers font un portrait physique vivant, qui nous le montre « de démarche prompte et ferme, de voix haute et forte, peu porté aux exercices du corps, médiocre à la danse, à la paume, à l'escrime, au saut ; par ailleurs, maladroit de ses mains, barbouillant au lieu d'écrire, incapable de tailler une plume ou de découper à table ou de harnacher un cheval ; dans l'ensemble, même après quarante-quatre ans, âge auquel il commença d'être en proie à la gravelle, à la goutte et aux rhumatismes, un homme à la santé robuste et résistante, aimant à coucher « dur et seul, à la royale » et capable de faire à cheval des traites de huit à dix heures, fût-ce en pleine crise de « colique » ; au demeurant, grand « dormard » à tout âge, jusqu'à huit ou neuf heures d'une haleine ; détestant les lieux confinés ; soucieux d'avoir un logis commode et propre ; s'habillant volontiers tout de noir ou tout de blanc ; fort friand de poisson, quel qu'il fût ; aimant le pain sans sel, mais les viandes salées et même faisandées ; et le rôti saignant, et le vin, qu'il fût rouge ou blanc, fort trempé ; peu désireux de salades et de fruits, excepté les melons ; tenant ferme contre la maladie, et supportant les pires attaques de gravelle en se bornant à gémir sans crier, et, trait essentiel de son être, ne se fiant guère qu'aux remèdes naturels, donc aux eaux minérales, dont il buvait jusqu'à l'abus. »

Si l'on cite ce portrait physique de notre auteur, c'est qu'il manque d'ordinaire dans la plupart des éditions, et qu'il n'est pas, parlant d'un auteur qui goûtait les portraits de Plutarque, de Tacite et de Suétone, dépourvu, tant s'en faut, d'intérêt.

Le portrait moral que tracent de Michel MM. Delbiousse et Maignac, tout nuancé qu'il soit, est parfois contestable. Peut-on traiter de « gasconnade » le détachement que proclame Montaigne à l'égard de toutes choses, son horreur des tracas, son amour de la paix et de l'indépendance ? Pourquoi ne pas le croire tout naturellement *égoïste* ?

Il n'avait point l'âme d'un héros, et il se moquerait sans doute de tel de ses admirateurs qui nous le propose comme « théologien et soldat ». Mais il est bien peu sûr qu'il fut lâche : il s'intéresse à la théologie parce qu'il la connaît mal, et il est moins sûr encore, comme l'affirment les préfaciers, qu'il abandonna la magistrature « par dépit de n'avoir pas obtenu l'avancement demandé » ?

Sur le ménage de Montaigne, et l'absence d'amour qu'il eut pour sa femme, et divers incidents de ménage qu'Alexandre Nicolaï et moi-même avons conté, les préfaciers nous donnent raison ; mais il ne s'en suit pas que c'est « par matière de vengeance que Madame de Montaigne attendit vingt-cinq ans pour assurer l'achèvement du mausolée de son mari ».

A propos des cinq enfants de Montaigne, qui moururent en bas âge, accident que notre philosophe accueillit « sinon sans regret, du moins sans fâcherie » — belle occasion pour les moralistes à tous crins, célibataires compris, de jeter feu et flammes devant une telle sécheresse de cœur, — MM. Delbiousse et Maignac observent à bon droit que, selon la coutume du temps, confiés à des nourrices et élevés au village, à une époque d'unions prolifiques et de forte mortalité infantile, on n'attachait point un caractère irremplaçable à chacun de ces petits

êtres dont notre époque fit si grand cas « depuis Jean-Jacques, qui, pourtant... » La façon dont Michel parle de la fille qui lui reste, Léonor, prouve, au reste, une affection réelle.

Sur l'attitude de Montaigne à la mort de La Boétie, au chevet duquel il resta en dépit des risques de contagion, et sur le civisme du maire de Bordeaux, à qui l'on reproche de n'avoir pas été un Belzunce avant la lettre, de sages paroles sont aussi écrites par les préfaciés.

Ils veulent à juste titre que les *Essais* soient le livre des expériences de Michel, expériences livresques d'abord, vivifiées, puis supplantées par l'expérience personnelle. « C'est moi-même que je peins ». Montaigne a découvert peu à peu que sa tâche était de se chercher, et tenté, par approximations progressives, par une suite de « retouches », de « repentirs », de « repeints » de se traduire lui-même dans sa mobilité et dans sa « nuance ». Son livre est un devenir perpétuel, un Montaigne à n'en plus finir, où « les moires de la phrase suivent les moires de l'humour ». Son livre est un être vivant, un camarade, par là unique, qu'on peut écouter, interrompre à son gré ; le livre d'un homme libre qui a peu à peu repensé tous les problèmes.

« Alors que notre époque, fière de ses progrès techniques, vient nous corner aux oreilles son existence absurde et convulsive, et cherche à nous imposer, jusque dans la paix de notre « librairie », son vacarme et ses grimaces, Montaigne demeure le maître qui nous enseigne à rejeter toute personnalité factice, tout visage qui n'est que masque, à nous soucier, au premier chef et sans relâche, de notre authenticité propre et, face à l'invasion des mécaniques et à l'assaut des règlements, à maintenir la primauté de l'homme intérieur. » Plus encore qu'un maître, il demeure pour nous un ami.

\* \* \*

Les annotations en marge de M. Marcel Guilbaud, encore qu'elles eussent gagné, pour certains anglicismes, à être mieux au courant des derniers travaux sur Montaigne et des bulletins de notre Société (trois premières séries), oublie aussi certaines références désormais acquises à des citations d'auteurs autrefois inconnus, et dont plusieurs, postérieures à celle de M. Delbiousse, sur l'homérique « fût-ce sous la peau d'un veau », méritaient d'être consignées. Mais ce sont là vétilles, et, dans son ensemble, le travail de M. Guilbaud est digne du bon annotateur de l'édition des *Œuvres complètes* de Rabelais (1957).

S'il n'est pas exact de dire que le parfait *absolut* n'est plus employé de nos jours (I, p. 47), ni utile de traduire *cancer* (I, p. 309) par *tumeur*, il est précieux de rappeler à certains amateurs distraits que *parlements* dans le titre de l'essai VI, l. 1, a le sens de pourparlers, *boute-hors* celui de repartie, etc. Et les traductions d'auteurs cités par Montaigne sont (I, X) d'une précision sûre et nette.

Dans une postface, un élève de l'École Normale Supérieure, M. Jean-Pierre Cuvillier (aujourd'hui agrégé de l'Université) nous propose un aperçu sur Montaigne, qui témoigne de l'intérêt que prend la génération intellectuelle la plus récente à ce grand livre des *Essais*. M. Jean-Pierre Cuvillier voit fort bien que Montaigne est un poète, et non un dilettante, et qu'il est un « honnête homme » avant la lettre, qui reconnaît lui-même n'être pas « exempt de dire des fadaïses », mais qui sait que

« le malheur est de les dire curieusement ». Il voit en lui un écrivain indépendant, qui tient qu'au temps des massacres le dernier mot reste à ceux qu'on sacrifie et qui sont toujours les meilleurs ; un écrivain qui croit au bonheur ; un moraliste en quête de la Raison, qu'il sépare hardiment de la Foi, celle-ci étant le Refuge, celle-là l'outil de tous les instants, et qui a tout ensemble le sens du réel et le sens du possible. Les *Essais* consacrent la faillite du dogmatisme intellectuel et moral. « Il n'est rien (III, XIII) si beau et si légitime [que] de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que bien et naturellement savoir vivre cette vie. »

L'iconographie de cette édition a été confiée à M<sup>lle</sup> Jacqueline Zeugschmitt, ancienne élève de l'École du Louvre, et les bois, au nombre de plus de deux cents, ont été composés et gravés par M. Jean Peschard, premier grand-prix de Rome de gravure. Les bois de M. Jean Peschard font le plus grand honneur à son talent, dont la diversité n'a d'égaux que le goût et la force. L'iconographie de Montaigne, à en juger par la notice de M<sup>lle</sup> Zeugschmitt sur les portraits représentant notre auteur, eût gagné à tenir compte du travail récent de MM. Lafon et Saint-Martin (1960). S'il n'existe qu'un portrait contemporain dont l'authenticité peut être raisonnablement admise : celui du musée Condé de Chantilly, petite peinture sur bois représentant Montaigne tête nue, en buste, vêtu d'une robe rouge bordée de jaune s'ouvrant sur un pourpoint de brocatelle verte, orné du cordon de l'ordre de Saint-Michel et attribué (sans preuves) à l'un des Dumonstier [c'est le portrait qu'ont gravé Thomas de Leu pour les éditions des *Essais* de 1608, 1611, 1617, 1618 et Ficquet pour celle de 1796], il existe plusieurs portraits d'un *Montaigne au chapeau* (du XVII<sup>e</sup> siècle) dont l'original a été perdu, mais dont on retrouve des copies au château de Navailles (Basses-Pyrénées), chez la marquise de Grailly et dans la collection Payen. Les graveurs ont reproduit ce portrait dans diverses éditions de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle.

Quant aux bustes ou statues de Montaigne, ils sont inspirés librement des modèles des portraits, qu'ils soient chef nu ou en chapeau. Il en est deux en marbre au musée de Versailles, l'un de Deseine, l'autre de Bridan père ; une statue en marbre de Landowski existe, depuis 1934, à Paris, près du Collège de France ; une statue en bronze de Lanno, dressée à Périgueux sous Louis-Philippe, fondue en 1943, a été récemment refaite.

Tels sont les mérites et les défauts d'une édition, dont il sied de louer par-dessus tout l'insigne et noble présentation, en souhaitant qu'elle ait un vif succès auprès des montaignistes, des « amis de Montaigne » et des lettrés de tous les pays.

(M. R.)

Armand MÜLLER : *Montaigne. — Les écrivains devant Dieu.* Éd. Desclée de Brouwer.

Les lecteurs du *Bulletin* ont été informés des débats concernant la religion de Montaigne lors du *Congrès international des études montaignistes*, 1963, où le professeur Blinkenberg exposa la thèse de Janssen, *Montaigne fidéiste*, en lui apportant de nombreuses retouches. Sur le

même sujet, le chanoine Dreano avait composé une thèse importante, et, plus récemment, deux études (*Humanisme et Renaissance*, 1960, 1961). L'ouvrage du chanoine Müller reprend méthodiquement la question, en faisant d'abord une mise au point objective et nuancée des prises de position antérieures. Le second chapitre, *Montaigne et le Credo chrétien*, entre dans le cœur du sujet avec une analyse pertinente de l'*Apologie de Raymond Sebond*, rattachée à la *Théologie naturelle*, ce qui permet de mieux saisir l'attitude de Montaigne. La phrase fameuse : « *Nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes ou Périgourdins ou Allemands* », replacée dans son contexte apparaît non comme « *un aveu de scepticisme, mais comme la constatation rigoureuse d'un fait* » (p. 26). Peut-on aussi exiger de Montaigne la logique rigoureuse d'un théologien de profession, se demande M. Müller. N'est-ce pas fausser sa manière de penser, et lui ôter sa « volubilité » que l'enfermer dans un système ? Très justement, l'auteur rappelle qu'on ne saurait tirer argument des attaques et réserves de Montaigne contre les erreurs de l'Église : « *Parce que les imagiers du Moyen Age ont placé des papes et des évêques en enfer... on affirmait au siècle dernier, non seulement qu'ils étaient « anticléricaux », mais qu'ils ne se soumettaient pas à l'autorité religieuse* » (p. 39), confusion naïve entre la liberté qui s'est toujours exprimée au sein même de l'Église et une attitude anti-religieuse concertée. Aussi M. Müller conclut-il la première partie de l'ouvrage en réfutant les affirmations de Guizot : « *Montaigne accepte intégralement les vérités que l'Église propose au fidèle. Nous ne pensons pas, par conséquent, que Guillaume Guizot ait eu raison de dire : « Le fond des Essais, c'est l'Écclésiaste, et non l'Évangile ; c'est le scepticisme et non la foi* » (p. 47). Les chapitres III et IV traitent avec la même objectivité les problèmes de *Montaigne et la morale chrétienne* et de *la Vie religieuse de Montaigne*. La conclusion générale de l'étude est pleine de sagesse et de prudence ; elle préfère une vérité nuancée aux affirmations péremptoires et inexactes. Citant largement l'opinion de Mgr Calvet (*la Trame des jours*, 1955) A. Müller voit dans les *Essais* un équilibre entre la morale de la vie, inspirée de l'Humanisme, et la religion manifestée par la prière et la pratique des sacrements. Si Montaigne avait été un sceptique intégral, aurait-il, parmi tant de variations, écrit cette magnifique formule : « *La vérité est chose si grande, que nous ne devons dédaigner aucune entremise qui nous y conduise.* »

L'étude de M. Müller est complétée par un choix de textes, un glossaire, un index des noms propres et des principaux thèmes. Ainsi, le lecteur non initié peut entrer en familiarité avec la pensée de Montaigne. Cet ouvrage, très documenté, d'une haute probité et d'une parfaite clarté, rendra les plus grands services aux professeurs et aux étudiants. Il inaugure avec bonheur cette nouvelle collection.

(P. M.)